

L'homme assis sur un banc de pierre

Benoit Virole

Situé aux derniers étages d'un immeuble de coin, mon cabinet de consultation donnait sur le carrefour Couronnes. Le choix du quartier avait étonné mes amis qui ne comprenaient pas que je me sois installé ailleurs que sur la rive gauche. Un psychanalyste sur la rive droite ! Bien qu'il soit souvent utile de mettre un fleuve entre soi et ses amis, j'avais surtout été séduit par la vue et ce qu'elle dévoilait sous mes yeux. Depuis plusieurs mois, le boulevard de Belleville était devenu un champ de bataille. De jeunes Arabes désœuvrés supportant mal l'ostentation des limousines géantes louées pour les mariages asiatiques avaient détroussé plusieurs Chinois des liasses de billets destinées aux futurs époux. En représailles, une milice chinoise s'était formée et avait passé à tabac plusieurs jeunes maghrébins. Des rixes éclataient, la police faisait des descentes. Les vitres de mon cabinet étaient doublées d'une installation phonique de première qualité et dans le silence de ma tour de verre, souvent désœuvré par l'absence de patients, je guettais les péripéties de la guerre de Belleville. Vaguement déprimé par mon oisiveté imposée, je m'abandonnais à des visions métaphysiques sur l'inéluctabilité

L'homme assis sur un banc de pierre

de la haine dans l'espèce humaine. Je regardais souvent en direction du terre plein au centre du boulevard où de vieux Arabes s'asseyaient en groupe sur un banc de pierres et parlaient à n'en plus finir. Sur ce banc de pierre, un homme restait solitaire, toujours, assis à distance des autres. Il se tenait la tête légèrement penché lisant souvent un gros ouvrage avec concentration ou fumant ses cigarettes en regardant le ciel. Parfois, son regard se portait sur un passant ou un autre puis revenait à son livre ou à sa cigarette. Il portait une moustache drue et carrée, à l'ancienne, lui donnant une vague ressemblance avec le président Boumediene. Son allure était élégante, malgré le costume élimé mais entretenu avec soin. Je pris l'habitude de sortir le matin et d'aller fumer une cigarette en m'asseyant sur le banc de pierre à côté de cet homme. Et je finis par entrer en relation avec Ibrahim, cet homme solitaire dont je m'étonnais de la finesse des doigts lorsque celui-ci portait sa cigarette à sa bouche. Après l'indépendance de l'Algérie, Ibrahim avait passé une grande partie de sa vie en France comme enseignant de physique dans un lycée privé de province. Un jour, je lui ai demandé s'il ressentait la nostalgie de son pays natal. Ibrahim resta évasif mais murmura « ma place est ici avec mes frères ». Je n'avais pas insisté. Notre conversation habituelle portait sur le sens de l'existence, la science, la religion. Ibrahim idéalisait la science à la façon du positivisme d'Auguste Comte, car disait-il, « les équations n'ont pas de religion » et il mêlait dans une même vénération les astronomes arabes, les observatoires de Maragha et de Samarcande, les tables de Nasir ad-Din, les calculs d'al-Kashi et la beauté des épicycles du traité de Kepler. Il revendiquait la nécessité du doute car disait-il « un vrai scientifique doit être animé d'inquiétude ». L'affirmation agnostique de mon nouvel ami m'étonnait. Ibrahim ne faisait pas le ramadan, buvait de la bière et s'assumait comme kabyle et « apostat ». Pourtant, je sentais en cet homme la présence d'un mystère d'existence. Un

L'homme assis sur un banc de pierre

soir d'été, nous sommes restés longtemps sans parler. Je m'amusaïs à regarder, pensif, les volutes de fumée de ma cigarette qui montaient doucement en spirales. Un groupe de jeunes Arabes, portant des drapeaux algériens et des maillots de foot passèrent devant nous en criant des slogans de soutien à l'équipe nationale algérienne. Brusquement, autour des deux hommes, le boulevard se vida. Le match devait avoir commencé et il ne restait sur les trottoirs que des chiffonniers attardés.

- Ce soir, ils seront tous devant leur poste pour le match Algérie-Egypte ! me dit Ibrahim. Là-bas, Alger doit être couverte de drapeaux... les louanges retentissent dans toute la ville... Le football et l'islam, les deux piliers de l'âme arabe ! Lorsque j'étais jeune, on ne jouait pas au ballon, on posait des bombes ! Oui, des bombes. En Algérie, nous n'avions pas le choix. Nous devions vous chasser, vous les Français, et nous l'avons fait... Écoute, je vais te raconter une histoire de guerre. En 1960,, tout jeune encore, à peine sorti de l'adolescence, j'ai rejoins un groupe de maquisards dans une région au nord est d'Alger, la wilaya VI. Nous étions sous les ordres du colonel Aflou un homme dur, forgé au combat, soupçonneux jusqu'à l'obsession, jusqu'à la paranoïa... Elle était justifiée. Un jeune capitaine des services secrets de l'armée française avait réussi à détruire des maquis entiers par des manipulations de prisonniers. Au lieu de les torturer pour les faire parler - ce que *vous*, les Français, avez fait de façon inhumaine - ce capitaine, redoutablement intelligent, laissait s'évader nos camarades prisonniers, sans les torturer et après les avoir bien nourris. Il les respectait, leur parlait de combattant en combattant, et s'excusait presque de les déferer à la prison de Barberousse, lieu habituel des exécutions sommaires. Sur le trajet, les gendarmes piquaient du nez pour la sieste ; la porte du fourgon n'était jamais fermée à clef ; les menottes n'empêchaient pas les détenus de sauter en marche et de se fondre dans la nature ou

dans les faubourgs d'Alger. Ils retournaient au maquis heureux d'avoir échappé aux Français et de reprendre le combat. Mais de retour dans le maquis, ils rencontraient la suspicion. Ils avaient grossi pendant leur détention, ne portaient pas d'ecchymoses, pas de trace de brûlure. Pourquoi n'avaient-ils pas été torturés ? Aflou est devenu soupçonneux. Il a demandé à ce qu'on fouille leurs habits. On trouva cousus à leur insu dans les doublures des rouleaux minuscules de papier contenant des listes de noms et des messages factices adressés à des membres du réseau. Ruse grossière, facile, aussi vieille que l'art de la guerre ! Elle a réussi au-delà de l'imaginable. Aflou commença à exécuter par précaution tous les camarades dont les noms étaient présents sur les listes, déchaînant des vengeances sans fin à l'intérieur de nos groupes. Nous nous sommes entretués ! Les Français n'avaient plus besoin de bouger. Nous faisons le travail à leur place... Un jour, dans cette folie furieuse Aflou m'a convoqué dans son maquis. Je suis arrivé en pleine opération hélicoptérée des Français. Toute la vallée où se trouvait le QG d'Aflou était sous le feu de mortiers disposés en haut des collines. Des maquisards ripostaient de façon désordonnée, d'autres tentaient de quitter la vallée. Dans ce chaos, j'ai eu du mal à trouver Aflou. Je n'avais pas franchi le seuil de son abri qui lui tenait lieu de QG que je me retrouvais avec le canon d'un pistolet braqué sur ma tempe. Assis derrière une table, Aflou me regardait fixement. Il fit un signe au camarade qui me tenait en joue et celui-ci me fit asseoir en face de lui. Il me montra une liste et pointa une ligne où je reconnus mon nom. J'étais paralysé de peur. J'ai parlé, je me suis défendu... Il m'écouta en silence me fixant de ses yeux de dément. Aflou, au lieu d'amener ses hommes au combat contre les commandos français qui envahissaient la vallée, jouissait de la terreur qu'il percevait dans mes yeux. Il me fit traîner par ses hommes en dehors de la cahute de pierres. On entendait tout proche le tir d'un fusil mitrailleur qui prenait en enfilade

L'homme assis sur un banc de pierre

le ravin et des obus de mortier tombaient tout autour du nous. Sur la branche d'un arbre décharné était pendu le corps d'une femme accrochée par les mains et les pieds au-dessus d'un brasero au métal rougi par le feu. . . La femme était encore vivante. Je reconnus une camarade de combat, une jeune algéroise courageuse qui portait le courrier entre la Kasbah et le maquis. « On a trouvé la liste sur elle, égorge la, et je te laisse partir ». Il prit un poignard, poussa le brasero d'un coup de pied, et trancha les cordes. La femme tomba à terre en gémissant. Il me tendit le poignard. . . Pendant un instant, j'ai vu ma vie défiler devant mes yeux. Mais j'ai tenu bon. J'ai refusé et n'ai pas touché le manche de ce poignard. Au moment où Aflou prenant son arme allait me tirer une balle dans la tête, un obus est tombé droit sur l'arbre. J'ai été sonné un bon moment. En me relevant, j'ai vu le corps d'Aflou mêlé aux pierres, et au cadavre de notre camarade. J'ai dévalé le ravin sous le feu des Français et ai réussi à quitter cette vallée de folie avec une dizaine de maquisards. Quelques semaines après cette tuerie, je parvenais à prendre sous une fausse identité un bateau pour la France. Plus tard, le bruit a couru que j'étais un traître, que j'avais conduit les Français au ravin. Je ne suis jamais revenu en Algérie. . . j'ai été à l'université, j'ai aimé la physique, l'enseignement. . . Mais, ici, même des années après, mes vieux compatriotes me regardent de travers et m'évitent. Cela m'est égal. Car, vois-tu, mon ami, l'homme doit obéir à l'honneur, même si la solitude en est le prix à payer.

* * *

L'homme assis sur un banc de pierre